

Persée

<http://www.persee.fr>

Hélène Toubert et Laura Minervini, éd. — Federico II. De arte venandi cum avibus. L'art de la chasse des oisiaus. Facsimile ed edizione critica del manoscritto fr. 12400 della Biblioteca Nazionale de France. Naples, Electa Napoli, 1995.

Aurell Martin

Cahiers de civilisation médiévale, Année 1997, Volume 40, Numéro 160
p. 402 - 404

[Voir l'article en ligne](#)

Avertissement

L'éditeur du site « PERSEE » – le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation – détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation. A ce titre il est titulaire des droits d'auteur et du droit sui generis du producteur de bases de données sur ce site conformément à la loi n°98-536 du 1er juillet 1998 relative aux bases de données.

Les oeuvres reproduites sur le site « PERSEE » sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle.

Droits et devoirs des utilisateurs

Pour un usage strictement privé, la simple reproduction du contenu de ce site est libre.

Pour un usage scientifique ou pédagogique, à des fins de recherches, d'enseignement ou de communication excluant toute exploitation commerciale, la reproduction et la communication au public du contenu de ce site sont autorisées, sous réserve que celles-ci servent d'illustration, ne soient pas substantielles et ne soient pas expressément limitées (plans ou photographies). La mention Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation sur chaque reproduction tirée du site est obligatoire ainsi que le nom de la revue et- lorsqu'ils sont indiqués - le nom de l'auteur et la référence du document reproduit.

Toute autre reproduction ou communication au public, intégrale ou substantielle du contenu de ce site, par quelque procédé que ce soit, de l'éditeur original de l'oeuvre, de l'auteur et de ses ayants droit.

La reproduction et l'exploitation des photographies et des plans, y compris à des fins commerciales, doivent être autorisés par l'éditeur du site, Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation (voir <http://www.sup.adc.education.fr/bib/>). La source et les crédits devront toujours être mentionnés.

Ensuite l'importance du contexte polonais. V. Herold s'intéresse à Jean Gerson et à Jérôme de Prague, puis P. Spumar aux apports des dominicains pragois à la littérature universitaire depuis le XIII^e s. et dans le *studium generale* local. Essentiellement centrée sur la pratique pastorale avec une majorité de manuels et de sermonnaires réalisés à partir d'anciennes autorités et de textes bien établis en matière de doctrine et de morale, cette production n'offre que des participations marginales aux arts libéraux et à la théologie. Traditionnellement modérés dans leurs opinions et points de vue, ces religieux semblaient surtout soucieux de l'avenir de leur Ordre et de la meilleure façon de vivre la spiritualité dominicaine. Pour souligner l'importance de la contextualité, F. Cheneval se penche sur deux critiques de Dante : J. Falkenberg, qui mena une critique fort étendue de la *Monarchie*, mais aussi très parallèle au point de reconnaître que, même s'il substituait le pape à l'empereur, l'inspiration de son argumentation en faveur de l'universalisme politique venait d'Italie, et, dix ans plus tard, P. Vladimiri, opposant son éloquence polémiste à la politique d'expansion des chevaliers teutoniques mais combattu par le même Falkenberg, qui s'appuya alors sur le texte de Dante ! Le changement de contexte change donc la signification des thèses philosophiques ; les réalités démographiques au début du XV^e s. aussi, à lire J. Wyrozumski qui observe l'attitude très humaine développée à l'égard des infidèles et des non-chrétiens à l'université de Cracovie. Détaillant les théories de deux canonistes à partir des mêmes sources d'érudition et de la même argumentation, il observe, sur la problématique de la guerre juste, à travers le contexte local d'un État multi-ethnique et pluriconfessionnel au voisinage du monde schismatique et à la lumière de l'expérience de la Pologne et de la Lituanie, comment des populations très différenciées ont élaboré un concept de tolérance spécifique. Enfin, M. Markowski montre en quoi les théories de Copernic dans son *Traité de la monnaie* ont pu être marquées par son passage à l'université de Cracovie et J. B. Korolec examine, toujours à Cracovie, le thème des vertus de la vie publique. La philosophie morale d'Aristote y était abordée à travers des cours d'éthique, de politique, d'économie et de rhétorique. La dimension sociale des vertus de justice (maîtrise des passions, notamment par la formulation et le respect des lois) et d'amitié (dont les liens collaborèrent à la

communauté d'action politique) est aussi inépuisable que leur relation réciproque. Elle illustre, peut-être davantage encore que les questions métaphysiques, l'importance des relations sociales et morales dans la pensée médiévale en Pologne.

Enfin, renouveler pour renaître. S. F. Brown éclaire les positions de Godefroid de Fontaines et d'Henri de Gand aux condamnations d'Étienne Tempier en 1277. Entre disputes savantes et mesures disciplinaires, les unes et les autres pouvant comporter une part à considérer pour le plus grand bénéfice de l'enseignement et de l'étude, il montre, même s'il faudra attendre près d'un demi-siècle pour officialiser cette régularisation, que le temps venait de retrouver une vérité. L'analyse de la république des lettres érasimienne par J. Dománski le confirme. Au début du XVI^e s., par-delà le temps, elle rend toujours présent le passé et, par ce retour de l'ancien, renouvelle sans cesse l'actuel. Ainsi, le passé et le présent forment une totalité continue et vivante, ni égale temporellement ni uniforme socialement. Par cette double inégalité de l'époque et du prestige, l'équité doit être sauvée à travers la reconnaissance de l'autorité, des écrivains, philosophes, penseurs et auteurs, païens et chrétiens. Par l'introduction de l'idée du temps, destruction et renaissance, au moins aussi axiologique que chronologique, « l'esprit de chacun qui se reflète dans ses paroles », y compris dans le dialogue extratemporel, libre et conscient, s'oppose à la ruine naturelle.

Sans doute des conditions matérielles défavorables, comme l'impossibilité de déplacement de plusieurs intervenants et leur remplacement partiel, expliquent-elles quelques rares imperfections formelles que le lecteur aura tôt fait de rectifier. Certes, avec des communications en français, allemand et anglais, des résumés croisés systématiques seraient souhaitables pour assurer la plus large diffusion, à l'image de ce qui a été réalisé dans le volume précédent. Mais le soin apporté aux index (auteurs anciens, médiévaux et modernes) persuadera de la richesse et de la qualité de ce volume.

Alain VARASCHIN.

Hélène TOUBERT et Laura MINERVINI, éd. —
Federico II. De arte venandi cum avibus.
L'art de la chasse des oisiaus. Facsimile ed

edizione critica del manoscritto fr. 12400 della Biblioteca Nazionale de France. Naples, Electa Napoli, 1995, 605 pp. (Friedriciana Ars).

Entre 1230 et 1245, Frédéric II rédige le *De arte venandi cum avibus*, le plus complet et précis des traités de fauconnerie du moyen âge. Cet ouvrage suscite l'admiration par la modernité de sa démarche empirique, que son auteur parvient davantage à fonder sur l'observation plutôt que sur le poids de la tradition et des *auctoritates*. L'empereur y exprime, en effet, sa volonté de rendre compte des affaires de cet art telles qu'elles apparaissent dans la nature : *manifestare ea quae sunt sicut sunt*. C'est donc grâce à une méthode scientifique, tirant ses arguments de l'expérience, qu'il dicte ce livre d'ornithologie et d'affaitage d'oiseaux de proie. Le comité chargé du huitième centenaire de sa naissance a subventionné l'édition anastatique du plus beau des manuscrits médiévaux contenant ce texte. Il s'agit de la traduction en langue d'oïl commandée vers 1300 par Jean II († 1307), seigneur de Dampierre et Saint-Dizier, qui après avoir transité par la bibliothèque des ducs de Bourgogne au xv^e s., est revenue de Bruxelles à Paris entre 1794 et 1796. Elle figure aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale de France, sous la cote français 12400; elle est connue comme le manuscrit *p* par les spécialistes de la fauconnerie médiévale.

Il est étonnant de constater que le traité de Frédéric II est très peu diffusé au moyen âge. Son caractère exhaustif et la difficulté de quelques-unes de ses descriptions l'ont pratiquement réservé au cercle des intimes de l'empereur. Il a été copié à peine dans cinq manuscrits médiévaux. En outre, l'histoire de son original est mouvementée : en 1248, un beau registre enluminé contenant sa première version disparaît, avec la couronne et les trésors impériaux, dans le sac entrepris à Victoria par les habitants de Parme. Manfred († 1266), le fils préféré de Frédéric II, revoit et retouche ensuite cette première mouture, qu'il organise en six livres : cette version corrigée du *De arte* est couchée dans le superbe volume déposé aujourd'hui à la Bibliothèque Vaticane (Pal. lat. 1071). Ce manuscrit (connu comme *R* par les spécialistes) est la base de la version française reproduite, transcrite et commentée dans le volume dont nous rendons ici compte. Remarquons cependant

que cette traduction en oïl ne concerne que les livres I et II de *R*, relatifs respectivement à l'ornithologie générale et aux faucons et la fauconnerie.

L'intérêt principal du manuscrit français se trouve dans ses illustrations qui en font, d'après Hélène Toubert, l'« une des réalisations les plus remarquables de l'enluminure de la France du Nord-Est » (p. 387). En les étudiant, ce chercheur insiste sur la filiation directe du manuscrit *p* par rapport à *R* : l'enlumineur du premier reproduit ainsi les illustrations du second, qu'il a sous les yeux au cours de son travail. Deux explications ont été avancées pour comprendre l'étrange parcours du livre de Manfred depuis le royaume de Sicile jusqu'au domaine des Dampierre en Champagne méridionale. D'une part, cette famille participe dans l'ost de Charles d'Anjou à la bataille de Bénévent (1266) — où Manfred trouve précisément la mort — et à la conquête de son royaume. D'autre part, Jean II, commanditaire de *p*, est l'époux d'Isabelle de Brienne-Eu, qui appartient à la lignée de Frédéric II. C'est en tant que trophée de guerre ou en tant que cadeau de mariage que le *De arte* se retrouve en Champagne.

Tout l'art de Simon d'Orléans, l'enlumineur français, est de faire œuvre originale tout en suivant fidèlement le modèle italien. Il représente, p. ex., ses mécènes Jean II et son fils Guillaume, fauconniers avertis, en attitude d'enseignement ou d'affaitage, à l'image de Frédéric II et de Manfred qu'il n'oublie pas de dessiner dans des positions un peu plus hiératiques et royales que dans *R*. Les portraits d'Isabelle et de Jeanne, femmes de Jean II et de Guillaume, apparaissent également dans des initiales ornées. Ils accentuent le caractère lignager de l'œuvre.

Les illustrations sont placées dans la marge, au plus près du passage concerné. Simon d'Orléans prend cependant soin de les adapter à la nouvelle mise en page qui modifie l'agencement de *R*. Les enluminures du manuscrit italien, très stéréotypées, fondées sur des modèles anciens, ne tentaient guère de copier la nature. Soumis à son modèle, Simon d'Orléans se soucie aussi peu d'ornithologie, ajoutant au passage quelques maladresses, en particulier au fol. 69 v. On lui pardonnera ses inexactitudes en raison de la virtuosité déployée dans ses copies. Si la pesanteur du modèle se manifeste spécialement dans le décor architectural, *p* n'est pas moins un des

chefs-d'œuvre de l'enluminure du xiv^e s., comme en témoignent ses cent quarante-quatre initiales ornées. Simon a vraisemblablement été formé à Paris, où il a acquis les traits d'un style caractéristique. Sa maîtrise technique est proverbiale.

En dépit de sa fidélité à l'original, il se permet parfois d'improviser. Il peint, p. ex., dans l'initiale du fol. 92 v le Mandylion, l'icône de la sainte Face, arrivée à Paris vers 1241 avec les reliques de la Passion achetées par saint Louis. Cette image ouvre justement le chapitre sur les faucons pèlerins, tout comme les chrétiens marchant vers Rome la cousaient à leur chapeau. Or, H. Toubert met en relation cette apparition inattendue du Mandylion avec la croisade de Charles d'Anjou qui ouvrit l'Italie et ses manuscrits aux Dampierre. La justesse de cette découverte traduit tout le profit qu'on peut tirer de la lecture de son étude des miniatures.

Il en va de même avec les commentaires linguistiques de Laura Minervini, à qui nous devons une édition critique exemplaire du texte d'oïl. La phonétique, la morphologie et la syntaxe de la langue du traducteur correspondent à un français central et oriental, alternant des traits dialectaux de la Champagne du Sud, de la Lorraine, de la Bourgogne et de la Franche-Comté, où s'étendent les domaines des Dampierre. La traduction de l'original latin est, dans l'ensemble, fidèle, même si des ajouts — minutieusement relevés par l'éditrice — apparaissent parfois. Le préambule, mais aussi le conte ancien du chat et de la bougie, interpolés par le traducteur, témoignent de la même liberté d'improvisation qui existe chez l'enlumineur. Cette édition exemplaire se clôt sur un glossaire qui, centré sur les termes ornithologiques, rendra bien des services. Les spécialistes de la société, de l'iconographie et du moyen âge trouveront leur bonheur dans la lecture, voire dans la simple consultation, de cet ouvrage.

Martin AURELL.

Pierre TUCOO-CHALA. — *Quand l'Islam était aux portes des Pyrénées. De Gaston IV le Croisé à la croisade des Albigeois (xi^e-xiii^e s.)*. Biarritz, J. et D. Éditions, 1994, 285 pp., fig., ill., cartes (Terres et Hommes du Sud).

C'est un grand moment de l'histoire des Pyrénées et de la France méridionale que nous relate

P. Tucoo-Chala, le grand effort de l'Occident pour se dégager de l'emprise de l'Islam. De Gaston IV le Croisé à la croisade des Albigeois (xi^e-xiii^e s.), la politique définie par Gaston, vicomte de Béarn, a conduit le Béarn ainsi que la Bigorre « à basculer de l'espace gascon dans l'espace ibérique ». « L'achèvement de la conquête des pays de l'Èbre donnait à la couronne d'Aragon une puissance telle qu'elle avait conçu un nouveau grand dessein : absorber les pays du Piémont pyrénéen nord, de ce Béarn et de cette Bigorre dont ils avaient le contrôle jusqu'à leurs possessions du Roussillon et de la Cerdagne ». Ce moment décisif dans l'histoire de la formation de la nation française est abordé par l'auteur, dans la continuité du cadre géographique des deux versants des Pyrénées.

Chapitre I : « Islam ibérique, Pyrénées et Aquitaine vers la fin du xi^e s. » (p. 15-42). En quelques pages nous sont résumés les morcellements politiques des grandes aires de civilisation, tant dans les pays d'Islam que dans les territoires de chrétienté. Vers le milieu du xi^e s., al-Andalus occupait encore les trois-quarts de la péninsule Ibérique, son émiettement en une vingtaine d'unités indépendantes placées sous le contrôle des « reyes de taifas », ouvrait de nouvelles perspectives aux royaumes chrétiens de la péninsule Ibérique amorçant un regroupement éphémère. Les vicomtes de Béarn manifestaient aussi leur autonomie dans leur décision de s'intéresser par priorité à la lutte contre l'Islam, les conduisant à sortir le Béarn et la Bigorre de la mouvance de l'Aquitaine, pour s'intégrer au royaume d'Aragon pendant près de trois siècles.

Chapitre II : « Gaston de Béarn : un croisé exemplaire » (p. 43-84). Ce que nous savons sur ce jeune vicomte de Béarn, de la gloire qu'il tira de sa participation à la première croisade et du rôle qu'il joua lors de la prise de Jérusalem en 1099 se résume à peu de chose. Mais l'A. nous fait vivre cet épisode avec une telle conviction qu'il est aisé de chevaucher à ses côtés, de combattre les Turcs à Dorylée, de découvrir l'opulence des régions d'Héraclée et d'Antioche, de partager la volonté inébranlable de Gaston de Béarn de poursuivre son pèlerinage sans se laisser aller au défaitisme ou à la tentation de l'abandon. Le Béarnais fut confronté à la violence sans frein qui saisissait les combattants mais ce fut l'un des rares chevaliers à faire un geste d'humanité lors du massacre de Jérusalem. Des quelques certitudes, glanées ici et là, sur sa